

Présentation

Charles Nodier, tel qu'en lui-même enfin...

Le 29 janvier 1844, une multitude bigarrée suit dans les rues de Paris, de l'église Saint-Paul au Père Lachaise, le convoi funéraire d'un grand notable des lettres françaises : les cordons du poêle sont tenus par Villemain, ministre de l'Instruction publique, Victor Hugo, Étienne et Lebrun, académiciens et pairs de France ; à leurs côtés se pressent politiques, auteurs et artistes, gens du monde et anonymes, vieillards et jeunes gens. Au cimetière, les discours se succèdent. Après celui du baron Taylor, qui fait monter les larmes aux yeux de l'auditoire, un inconnu se détache de la foule et vient jeter une couronne sur la tombe, *Au nom des classes ouvrières...*

Ainsi disparut Charles Nodier. Cette unanimité de façade est toutefois trompeuse. Dès ce temps, l'œuvre multiforme et proprement incommensurable de l'écrivain s'est rétractée, réduite à quelques titres que durant une cinquantaine d'années encore la Bibliothèque Charpentier rééditera périodiquement : contes, romans, souvenirs, et voilà tout.

La haute figure d'un des inventeurs du romantisme français, du maître de Hugo, de Dumas et de Nerval, s'affadit jusqu'à disparaître derrière celle de l'hôte de l'Arsenal, obséquieux à force de courtoisie. L'image de Nodier, familière à l'historiographie littéraire traditionnelle, devint celle d'un charmant touche-à-tout, auquel ses écrits n'avaient pas survécu, à l'exception toute relative des *Contes*, dont le grand dix-neuviémiste Pierre-Georges Castex donna en 1960 une édition estimée.

Quant au romancier, au poète, au mémorialiste, au critique, au bibliographe, à l'entomologiste, il ne fut plus question de lui qu'allusivement, malgré la méritoire insistance, à l'intérieur comme à l'extérieur de l'Université, de quelques esprits curieux, tels Jean Richer, Albert Kies ou Hubert Juin.

Longtemps, Charles Nodier put passer pour presque inconnu du grand public, et à peine moins ignoré de l'Université. Depuis la thèse de Jean Larat en 1923 — impressionnante par la richesse et la nouveauté de son information —, jusqu'à la fin des années 70¹, aucun tra-

vail d'envergure consacré au seul bibliothécaire de l' Arsenal n'a en effet paru en France. De ce moment et durant vingt ans, on assiste alors à une progressive renaissance : les écrits sont peu à peu réédités, les biographies et les études se multiplient ; pour la première fois, une édition des *Œuvres littéraires complètes* est mise en chantier... Comment expliquer pareil revirement ?

Il semble que Nodier, sous divers rapports, rejoigne les préoccupations les plus actuelles ; théoricien atypique du romantisme, penseur et utopiste méconnu, maître du fragment — dont le caractère nécessairement inachevé traduit à merveille la défiance très moderne de l'auteur pour les formes pleines et les œuvres hypertrophiques —, il a certainement été aussi, avant Régis Debray, un des premiers médiologues ; et, s'il eût sans doute pris le parti de Gutenberg contre McLuhan, il ne se fût pas offusqué des idées professées par ce dernier, lui qui dès 1819 écrivait de l'imprimerie : « Au premier abord, on croirait que l'abondance des matériaux qu'elle procure favorise la recherche de la vérité ; en y réfléchissant mieux, on s'aperçoit que la difficulté en est augmentée. » Nodier, notre contemporain, discernait en son époque les signes annonciateurs de la fin d'une ère, et vivait dans l'imminence du désastre.

Peut-être ce numéro de *Fragmentos* prendra-t-il place parmi les vecteurs de ce renouveau des études nodiériennes, et suscitera-t-il à Nodier quelques nouveaux adeptes — moins *actifs* que *bouleversés*. Tel est le vœu que nous formons en présentant au lecteur brésilien ce florilège d'études, portrait éclaté mais fidèle du plus insaisissable, du plus singulier des grands auteurs français du XIX^e siècle.

Jacques-Remi Dahan

Notes

1. Par une sorte de guignon où Nodier eût reconnu la marque de son destin, le grand travail de l'Américain Edmund Duban, remontant à 1952, demeura inédit du fait du décès de l'auteur.